**Facebook:** [**Ambassade de Norvège en France**](https://www.facebook.com/norvegeenfrance/photos/a.797213577031499/3843050235781136) **22.04.2021:** [NORLA](https://business.facebook.com/norwegianliterature/?__xts__%5B0%5D=68.ARC60NT_hv0LkzXbMWfWfn1KKAldwvFGjmjSMuLEeHjYd9WsS4e55SuENmT7P_HiGdmMSwuSDmVI5vytQCIVQf7XxzYQotizrdomt9TjUMy6HpfOhDV5h8YmC562oFNCwh_COlLNwqt8mmviffhXwAMXIaUjzIFmBWTTbnq7kZn4zGFRCKzt1dpYqcjvC4LdZaVicadPz3peQDIBCe03qTM8RC4BxfaXwL3KVWQQhMxUA1ntNkfc4J9Ly9ts45tRrVdrOmN5gDYlZ8kedc8_Wem9TY9pFwkh&__xts__%5B1%5D=68.ARBDTUp9BFsbIriEL-S0PJA78BxByhL6DsM08G6gGbrR7h8kGR6iw91RSypj07jMtZGUoEDpayDHPNqNlcIPYqolNtexllv-WYVUeFhI_lE99rlOc1YMMWA9iNLg_ZCOCls3prXW8HNB_WHyj1QKT5N8thm_C4z7DuksUpwbVOMLesvmcgIN_kHlkLo73OQL8roMnyMUm4Br32nWcGFnix_Pncq8uLKCESp3UagF8Jwy6xmy_Mr__AW7bRG47OodtpbtGLYejE5WUkCc6m17LzLtITWnSxlPoHTV1GmrzBbmwJja4SOfhQ&__tn__=K-R&eid=ARBlxmkSOlTOczJrONk3o_oZhbyzbcxiZpxNOJAhl0y1azifQ_799Q3x-TtSeSj8fOJ3DCOfC0vZNTLF&fref=mentions), le centre de promotion de la littérature norvégienne à l’étranger, a interviewé Marina Heide, traductrice de littérature norvégienne. Elle traduit principalement de la littérature générale et de la littérature jeunesse. Elle travaille actuellement sur une nouvelle traduction de « Fuglane » (« Les Oiseaux »), de Tarjei Vesaas. Marina Heide est la voix française de Maja Lunde et Merethe Lindstrøm, entre autres. Elle a grandi dans une famille franco-norvégienne de la région parisienne, et vit maintenant à Stockholm.

Comment êtes-vous devenue traductrice de littérature norvégienne ?

Ce n'est pas vraiment un hasard. Mes parents sont tous les deux traducteurs professionnels. J’avais donc toujours cette profession à l'esprit. Mon père est norvégien. J'ai donc appris la langue très tôt. Je rêvais de travailler dans la littérature, mais tout le monde disait qu'il est très difficile d'en vivre, voire impossible. J'ai étudié la littérature à l'Université de la Sorbonne, et je me suis inscrite en master d’interprétation et traduction professionnelle à Londres, en vue de devenir interprète. Le Salon du Livre de Paris en 2011, lors duquel les pays nordiques étaient invités d'honneur, fut crucial : tout à coup, il semblait qu'il y avait un besoin de traducteurs professionnels de la littérature norvégienne. L'ambassade de Norvège à Paris a organisé un séminaire de traduction très enrichissant, qui m'a motivée davantage et m'a permis d’avoir de bons contacts dans cette branche. Très vite, j'ai signé mon premier contrat ! Parallèlement, j'ai obtenu un doctorat en littérature scandinave et j'ai eu ainsi encore davantage de contacts. Le réseautage est très important dans ce métier, du moins en France. Aujourd’hui, cela fait 7 ans que je travaille à plein temps en tant que traductrice littéraire. C'est donc possible !

Votre collègue allemande Daniela Stilzebach vous a transmis le témoin, avec la question suivante :  
« Chère Marina, vous êtes française, vous vivez en Suède et vous traduisez, entre autres, du norvégien vers le français.  
Je suis très curieuse de savoir comment vous arrivez à ne pas « oublier » votre langue maternelle alors que vous vivez à l'étranger ? Merci pour la réponse [en français] ! »

Merci pour le témoin, Daniela, et pour cette question passionnante. Même si je vis à Stockholm, nous parlons français à la maison et je travaille principalement avec des éditeurs français, de sorte que le français l’emporte dans la vie de tous les jours. De plus, je lis beaucoup en français, j'écoute la radio française et je vais souvent à Paris et en Bretagne, où vivent mes parents. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas le sentiment d’avoir perdu ma langue maternelle. Ce que je crains davantage, c'est que le suédois ne contamine mon norvégien, parce que ces langues sont si proches.

Quel livre traduisez-vous actuellement ?

En ce moment, je travaille à une nouvelle traduction de « Fuglane », de Tarjei Vesaas. Un travail passionnant, un vrai défi ! Traduire un classique, c’est très spécial. Je ne me sens pas aussi libre que lorsque je traduis de la littérature contemporaine. C'est presque comme si l'auteur, qui est mort, en était devenu « sacré ». En même temps, je sais que je dois m'éloigner du texte source pour que la traduction soit bonne. J'espère que ce sera le cas !

Certaines de vos traductions sont réalisées en collaboration avec un autre traducteur. Pouvez-vous nous dire un peu comment se déroule cette collaboration ? Est-ce très différent de traduire seule ?

Je travaille souvent avec ma mère, Françoise Heide. Elle travaille comme traductrice professionnelle depuis 20 ans et a beaucoup d'expérience. J'apprends énormément d'elle. Nous avons toutes les deux des forces et des faiblesses, et travailler ensemble nous aide. Ce que nous faisons habituellement, c'est que nous partageons le texte, et chacune traduit sa partie, avant de relire et de corriger ce que l'autre a fait, pour uniformiser le ton, le style, etc. Cela demande de la patience et de l'humilité. C’est plus agréable et plus amusant que de travailler seule. Parfois, cela nous emmène dans des conversations très étranges !

En général, je considère la traduction comme un travail de groupe. Même lorsque je travaille seule, je travaille avec l'éditeur et les différents relecteurs avant la publication du texte. Traduire un livre dans une autre langue est un long processus qui n'implique pas seulement le traducteur.

Avez-vous un livre norvégien spécial qui vous tient à cœur ? Et si oui, en quoi est-il spécial pour vous ?

Il y en a beaucoup ! Un livre qui m'a fait une très forte impression quand je l'ai lu, quand j'avais 19 ans, est « Av måneskinn gror det ingenting », de Torborg Nedreaas (« La Nuit volée », trad. de Bibbi Lee et Simone Manceau, aux éd. Cambourakis, 2009). C'est l'une des choses qui m'ont conduite à m’intéresser à la question des femmes. Il est assez incroyable qu'un roman écrit dans les années 40 puisse toujours être autant d’actualité.

Quelle est la meilleure chose à propos du métier de traducteur ?

Ce qui est le mieux dans le métier de traducteur, c'est que l’on apprend beaucoup. Pour traduire correctement, il faut devenir une sorte de spécialiste de tous les sujets que le roman aborde (ou prétendre l’être). Pour ma part, je suis ainsi passée de la voile et des chevaux avec « Blå » (« Bleue », éd. Les Presses de la Cité, 2019) et « Przewalskis hest » (« Une histoire de chevaux et d’hommes », éd. Presses de la Cité, mai 2021), de Maja Lunde, au développement du fœtus avec « Det første mysteriet », de Katharina Vestre (« Le premier mystère », éd. Flammarion, 2019).

J'aime le fait que l’on ne sait jamais ce que l’on va découvrir lorsqu’on allume l'ordinateur le matin. Un petit mot et hop ! On se retrouve sur des sites que l’on n'aurait jamais pensés à consulter. Enfin, j'aime la liberté que l’on a en tant que free-lance. J'accorde vraiment beaucoup d’importance à l'indépendance, que beaucoup considèrent comme une insécurité. Être son propre patron est inestimable.

Avez-vous un « super pouvoir » secret, j’entends par là quelque chose qui vous est propre, et que peu de gens savent ?

Je joue de la trompette. C’est quelque chose que très peu de gens savent à mon sujet. J'ai commencé quand j'avais 6 ans, et j’ai fréquenté le conservatoire pendant 12 ans. Aujourd’hui, je ne joue presque jamais, mais c'est comme la bicyclette : ça ne s'oublie pas. La musique a joué un rôle important dans mon enfance, et je pense que c'est quelque chose qui m'a poussée à choisir une profession créative telle que traductrice littéraire.

Nous espérons que vous passerez le témoin du traducteur du mois à l'un de vos collègues qui traduit également du norvégien. À qui souhaitez-vous le transmettre - et quelle question souhaitez-vous poser ?

Je voudrais passer le relais à Andreas Donat, que j'ai rencontré au Salon du Livre de Francfort en 2019, lors duquel la Norvège était invitée d'honneur.

« Cher Andreas, je sais que vous travaillez en tant que pianiste, parallèlement à votre carrière de traducteur. Dans la théorie de la traduction, on dit souvent qu'un traducteur est une sorte d'interprète du texte littéraire, comme un musicien interprète un morceau de musique. Est-ce là quelque chose dans lequel vous vous reconnaissez ? »